

# CAMPING

## Du même auteur

Un été de cendres

*récit*

*Prix Tropiques et prix Découverte Albert-Camus, 1995*

*Michalon, 1995, et « Folio », n° 3362*

Camus à Oran

*récit*

*Michalon, 1995*

Sable rouge

*roman*

*Michalon, 1996*

31, rue de l'Aigle

*récit*

*Michalon, 1998, et « Folio », n° 3361*

Mémoires de nègre

*roman*

*Michalon, 1999*

Dites-leur de me laisser passer  
et autres nouvelles

*Michalon, 2000*

*ABDELKADER DJEMAI*

# CAMPING

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-049573-2

© Éditions du Seuil, février 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*Pour mon fils, Yacine, presque dix-sept ans  
et quelques mois de camping*



Le plus beau des enfants  
n'a pas encore grandi.

NAZIM HIKMET





# 1

Quand il a commencé, avec son accent de là-bas, à me parler de la tour Eiffel, de Kinder Bueno et d'Aubervilliers, j'ai compris qu'il voulait m'esquinter le moral. Grassouillet et prétentieux, il était venu, par avion, de l'autre côté de la mer, et moi j'essayais de passer de bonnes vacances dans le camping de Salamane. Ce matin-là, il portait un maillot de bain orange orné d'un Mickey aux grandes oreilles noires qu'il avait, bien sûr, acheté à EuroDisney et des palmes plus longues que ses jambes. Je n'étais pas non plus jaloux de sa montre de plongée, mais je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à pisser tranquillement dans l'eau. Lorsqu'il s'est aperçu que j'avais fait pipi, il s'est mis à glapir comme un chacal avant de rejoindre sa grand-mère qui avait planté

sa tente près de la nôtre. Cette énorme dame moustachue et couverte de tatouages ne connaissait, contrairement à son petit-fils, que quelques mots de français. Ses préférés étaient « devises », « visa » ou « Tati », le nom du célèbre magasin de Barbès où tout le monde est passé, passe ou passera un jour.

Comme je n'avais pas la prétention de remplir avec mon petit zizi la mer où mouraient de vieillesse nos poissons obèses et ridés, je me suis dit que c'était le moment de retourner au camping pour déjeuner. En remontant le chemin de sable et d'herbes écrasées, j'entendais déjà la rumeur grésillante qui s'élevait de la Marmite – c'est comme ça qu'on appelait ce camping zéro-étoile – avant de recevoir sur le visage la vague tiède et appétissante des odeurs de cuisine. Je savais que ma mère avait fait du riz aux patates avec de l'ail, du safran, du concentré de tomate et deux feuilles de laurier. Ce n'était pas sorcier à deviner : elle en faisait presque à chaque fois que le soleil se levait sur la plage de Salamane. En tout cas, c'était bien meilleur qu'à la cantine où j'allais.

Gérée par la mairie de Matara, la Marmite

était vraiment minuscule. Un bout de terre qui ressemblait à une page de mon cahier de géographie ou plus exactement – j'exagère à peine – à un timbre-poste sur lequel s'agglutinaient plus d'un millier d'êtres vivants, sans compter les resquilleurs, les pistonnés, les invités et les clandestins. De toute façon, la foule ne me faisait pas peur. À l'école déjà on était quarante, voire cinquante, par classe, et dans la cour nous étions serrés comme des grains de semoule dans une assiette creuse.

Il y avait aussi l'invincible armée des mouches, les moustiques vicieux et le soleil qui mordait, quand il s'énervait, tel un chien enragé. Seuls une poignée de roseaux et quatre palmiers fatigués laissaient traîner leurs ombres rachitiques dans ce rectangle en terre battue mesurant à peu près cent quarante mètres sur quatre-vingt-dix et où on mangeait beaucoup de pain. J'ai toujours vénéré le pain. Quand j'en trouve un morceau par terre, je l'embrasse comme une relique avant de le déposer avec soin dans un endroit propre.

Plus peuplé que la Chine, le camping était ceinturé par une clôture assez haute, bricolée avec des planches, des briques et des parpaings.

## CAMPING

On y pénétrait par un portail grillagé à la peinture verte écaillée qui se fermait avec une chaîne et un gros cadenas. Près du transformateur électrique, sentant la poussière, le tabac et la démission, se trouvait le bureau-chambre à coucher de Butagaz, le gardien. La cinquantaine ronde, court sur pattes, une casquette de base-ball sur la tête, le visage rouge, une dent en or sur le devant, il suait, telle une motte de beurre au soleil, en essayant de mettre un peu d'ordre dans le campement. Tout autour, avec leurs jardins éteints et leurs volets souvent clos, les vieilles villas, abandonnées par les Français à l'Indépendance, restaient calmes, lointaines et un peu trop sûres d'elles. La plus belle et la plus vaste était occupée par un colonel dont le fils ne cessait, comme le morveux de tout à l'heure, de parader avec ses tenues d'été, sa Mercedes, son hors-bord et son 4×4.

J'allais bientôt avoir onze ans et mes premiers poils. C'étaient aussi les premières vacances de ma vie.

## 2

Ça faisait quinze jours qu'on était là. Nous sommes arrivés un après-midi de juillet avec mes parents, mes deux sœurs, notre premier sac de patates et notre bidon d'huile de cinq litres. Nous étions heureux de laisser, pour un bon mois, notre ville bouillir dans le grand chaudron de l'été. C'était un peu avant que la tension ne monte comme le lait sur le feu et que les emmerdements ne commencent à tomber sur le pays.

Non pas que je sois doué, mais j'ai tout de suite appris à nager, à survivre, dans la vie agitée et périlleuse de la Marmite. Il fallait retenir sa respiration quand on allait aux sanitaires sous peine de mourir asphyxié ; se méfier de la toile d'araignée des fils électriques, des tuyaux, des bouteilles de gaz et des piquets en fer pour ne pas

finir carbonisé, en kefta ou avoir les doigts de pied arrachés. Il fallait aussi boucher ses oreilles dans le vacarme et surtout savoir fermer les yeux devant un corps de femme trop dévêtu pour éviter un coup de sabre fâcheux. Un sabre manié comme une simple baguette de roseau par Zembla, un ancien infirmier accroché aux amphétamines, à la bière et au vin. Il surveillait sa femme, une blonde à la bouche toute rouge et dont la croupe aurait pu rendre jalouse une jument. Avec ses trente ans trop maquillés, ses jupes courtes et ses épaules nues, on trouvait Madame Zembla carrément délurée.

Beaucoup considéraient le camping comme un lieu de perdition, pour ne pas dire un bordel à ciel ouvert. Mon père, qui travaillait depuis une douzaine d'années à la Sécurité sociale, avait vraiment eu du courage pour amener ici ma mère et mes deux sœurs plus âgées que moi. En somme, cela demandait de l'endurance, un esprit de résistance et une tête bien solide, et moi aussi, sans prétention, je crois que j'ai réussi à tenir le coup. Peut-être parce qu'à presque onze ans on a la légèreté de la libellule et l'insouciance du papillon de toutes les couleurs. C'est ce que disait ma

mère, qui ne sait ni lire ni écrire mais qui avait le sens de l'image. Elle disait aussi qu'on n'apprenait pas aux poissons à nager. Pourtant je couvais une appendicite, j'avais les genoux écorchés, une dent en moins et je n'avais jamais pris l'avion ni le métro. Cela ne m'empêchait pas, même si je n'avais jamais vu la neige, ni mis les pieds à Aubervilliers, à EuroDisney ou dans un supermarché, de connaître la tour Eiffel et le Kinder Bueno au lait et aux noisettes. Je le savais grâce aux paraboles dont les oreilles étaient bien plus grandes que celles de Mickey.

Naturellement, je n'étais pas le seul à brûler mes yeux devant la télévision. Avant qu'elle ne meure d'une méchante piqûre d'abeille, ma grand-mère, qui n'avait ni tatouage ni moustache, ne ratait jamais une émission de Mademoiselle Dorothee. Quelquefois, je la surprénais en train de chanter avec les petits et de claquer comme une gamine ses mains aux doigts maigres et longs. Il ne lui manquait plus qu'une jupette, des baskets, des collants roses et un ruban rouge dans les cheveux.

Ma mère, elle, aimait « Le Juste Prix ». Elle rêvait de gagner les machines à laver, magnéto-

scopes, aspirateurs, lave-vaisselle, salons luxueux et cuisines entièrement équipées qui étincelaient sur le petit écran. Je me demandais comment elle aurait fait, si ses vœux s'étaient réalisés, pour les caser dans notre boîte d'allumettes située au septième étage d'un immeuble étroit dont l'ascenseur avait rendu l'âme bien avant ma naissance. Elle rêvait également de décrocher de fabuleux voyages aux Maldives ou aux Seychelles avec leurs cocotiers, leur ciel de paradis et leurs plages de sable fin. Ces dernières, évidemment, ne ressemblaient pas du tout à celle de nos vacances, qui furent, pour elle aussi, les premières.

À cause des antennes difficiles à installer et surtout à orienter, les téléviseurs n'étaient pas nombreux au camping, contrairement aux frigos, aux ventilateurs et aux glacières. Et puis, la saison du foot était terminée. Les gens préféraient les radiocassettes qui braillaient de la chanson raï toute la journée et une bonne partie de la nuit. Pour dormir tranquilles, certains étaient prêts à faire leur lit le plus loin possible de la côte, dans une grotte, au plus profond de la mer. Pour trouver la paix, ils n'auraient pas



hésité à se bourrer les oreilles d'algues, de sable et de coquillages. Ce tintamarre ne me dérangeait pas parce que j'aimais et j'aime toujours le raï. Spécialement cette chanson à l'époque en vogue qui disait :

*On a fait l'amour  
Dans une baraque déglinguée  
Moi je m'en fous pour moi  
Mais pas pour toi*

Le pauvre Butagaz trouvait, lui aussi, rarement le sommeil. La casquette en déroute, il errait, tel un boxeur sonné, parmi les tentes et les allées encombrées. Depuis longtemps, il avait jeté l'éponge, vaincu par la grosse chaleur et par tout ce qui l'entourait.

Pour moi, les choses étaient, je l'ai dit, plutôt exaltantes. Sans jouer les touristes excités ou les poètes en culottes courtes, je m'étais préparé avec joie à passer ma première nuit sous la tente que mon père, après deux longues heures, avait fini par monter en se blessant la main. À une vingtaine de kilomètres de chez nous, la tête dans les étoiles et la Méditerranée à mes pieds, je me sentais un Indien à la peau brune et aux cheveux

frisés. J'étais un Comanche, un Cheyenne, un Nez-Percé, un Sioux. Gitan émerveillé par son premier voyage, je vivais heureux au milieu d'une tribu qui avait allumé ses feux sur la côte, entre la route départementale et la mer que j'entendais respirer, juste à côté d'une station-service et d'une caserne de pompiers.

Je suis né en hiver, au cours d'une nuit d'orage, et je porte un prénom qui veut dire « le fils du destin ». C'est pourquoi dans mon short, mes sandalettes en plastique et le torse nu, j'étais prêt pour toutes les aventures, pour tous les combats. Comme celui qui m'opposait depuis le début au petit rigolo avec son ridicule maillot de bain, son Mickey et sa grosse montre de plongée bon marché. L'œil en coin et la mine gourmande, celui que j'avais fini par surnommer Kinder Bueno m'attendait pour prendre lâchement sa revanche. Après avoir avalé mon riz et un verre de gazouz à la couleur du marc de café, je le vis, assis sur une chaise pliante, les jambes croisées comme une vedette de cinéma. Il mordait ostensiblement dans une grande tablette de chocolat blanc qu'il avait apportée, avec une tonne de friandises, dans ses gros bagages. J'avais reconnu

## CAMPING

sur l'emballage la sympathique vache de nationalité suisse et sa fameuse cloche qui apparaît parfois à la télé.

Je ne suis pas de ceux qui vont, comme disait ma grand-mère, jusqu'à la mer pour la trouver asséchée. Entre les baignades, le ciel bleu, les commissions, les corvées d'eau, les microbes coriaces et la cuisine de ma mère, rien ne pouvait gâcher mon séjour. Surtout pas ce petit frimeur aux joues d'enfant gâté qui devait encore pisser au lit. S'il croyait me narguer et me faire saliver avec sa pacotille, il pouvait toujours courir, j'étais blindé.

Ils étaient venus de partout, des plaines, des montagnes, du grand Sud et de l'étranger, principalement du pays de nos cousins les émigrés. Ils avaient débarqué en voiture, en autocar, en taxi, en charrette, en bateau, en avion. Il ne manquait plus que le sous-marin, la fusée et l'hélicoptère, soupirait Butagaz, l'air dégoûté. Tapi tel un chat au fond de son ventre en forme de pastèque, son ulcère n'allait pas tarder à sortir ses griffes. Les plats, généralement bien assaisonnés, que lui offraient les habitués du camping, restaient en rade sous son lit de camp ou sur l'étagère en bois fixée au mur. Entre son registre taché de graisse, ses assiettes mal lavées, son matériel de rasage, ses serviettes humides, sa lampe-tempête et ses médicaments, son antre sentait la sauce aigre et les tripes refroidies.



